

Eva TOULOUZE

**L'OUDMOURTIE ET LES OUDMOURTS EN 2008 :
quinze ans après**

Il y a quinze ans, les ÉFO publiaient une réflexion sur la situation en Oudmourtie à cette époque-là. Depuis, l'auteur de cet article a été en Oudmourtie tous les deux ou trois ans, et a eu envie de faire le point, et, reprenant le texte d'il y a quinze ans, de voir ce qui perdure et ce qui a changé. Le texte de référence est accessible sur le site de l'ADÉFO, à l'adresse adefo.org. Sur la base de sources analogues — les contacts avec des jeunes Oudmourtes, les publications et l'observation personnelle — et en se concentrant sur les points névralgiques relevés en 1994, l'auteur montre l'impact de la pénétration de la modernité et le résultat des efforts de l'intelligentsia pour faire vivre une culture oudmourte du XXI^e siècle.

Il y a quinze ans, j'effectuais mon premier voyage en Oudmourtie, rapidement suivi d'un deuxième. Sur la base de ces deux voyages, des contacts que j'ai pu avoir avec les étudiants oudmourtes de Tartu et de mes lectures, j'ai publié dans le n°27 des *Études finno-ougriennes* un article intitulé « L'Oudmourtie et les Oudmourts en 1994 : état des lieux et perspectives d'avenir d'un peuple finno-ougrien » (Toulouze 1995). Depuis, je n'ai pas cessé de m'intéresser à ce peuple si attachant et à ses destinées. Je voudrais tirer un bilan quinze ans plus tard, relever ce qui a changé, ce que je regarde aujourd'hui différemment. Je suivrai le même plan. Cela m'amène à commencer par mes sources.

Mais avant de poursuivre, je voudrais préciser la nature de cet article. Il ne s'agit pas d'un article scientifique. Pour ceux qui croient (encore) à l'objectivité, ce n'est certainement pas ici qu'il faut la chercher. Ceci est un écrit personnel, dans lequel je livre mes connaissances, mes généralisations, mes réflexions sur une réalité qui

est bien sûr trop complexe pour qu'on puisse prétendre la saisir autrement que par tel ou tel prisme. Bien sûr, il en va de même pour n'importe quel article scientifique. Mais un article scientifique repose sur un appareil autrement solide et vérifiable : ici, je pars de rencontres, de conversations, d'impressions, d'expériences. Ma perception personnelle, façonnée par toute une vie, joue un rôle premier. Ces données sont suffisamment sérieuses à mes yeux pour justifier qu'elles servent de base à des déductions ; mais elles ne sont aucunement vérifiables par le lecteur, qui, tout au plus, pourra les confronter à ses propres expériences, conversations, impressions. Ce dialogue, s'il s'amorce, ne pourra qu'être fructueux.

LES SOURCES

Les Oudmourtes à l'étranger

En 1994, je mentionnais la vingtaine d'étudiants oudmourts qui faisaient leurs études à l'Université de Tartu. L'idée était de « permettre à des jeunes porteurs de leur culture spécifique d'acquérir une formation universitaire plus ouverte que celle qu'ils auraient en Oudmourtie, et d'échapper ainsi à la russification culturelle » (Toulouze 1995, p. 20). Qu'en est-il aujourd'hui ? S'il y a encore des étudiants boursiers dans les universités estoniennes, leur nombre a considérablement reculé. Surtout, l'expérience a conduit les organisateurs de ce programme, l'ONG Fenno-Ugria, à en revoir les termes. Les premiers Oudmourtes (et cela vaut tout autant pour les autres Finno-Ougriens) étaient des jeunes qui pour la plupart sortaient du lycée. Autant dire des enfants — car les systèmes scolaire et universitaire en Russie, de même que les relations familiales, ont tendance à longtemps infantiliser les jeunes... Ces jeunes arrivaient en Estonie sans savoir exactement ce qu'ils voulaient, et sans avoir été préalablement intégrés en tant qu'adultes responsables dans leurs sociétés. Lesquelles fonctionnent suivant des règles très différentes de la société estonienne, dans laquelle ces étudiants ont été amenés à devenir adultes. Leur préparation en a fait des étrangers dans leur pays d'origine. Ils y retournent, certes, mais seulement pour des vacances. Pour eux, leur vrai pays, c'est l'Estonie. C'est ainsi que certains y ont

formé une famille et y sont restés, ou encore ont rejoint la Finlande : Irina Orehova élève son fils en Estonie, Inga a épousé un Komi et travaille comme psychologue à l'hôpital psychiatrique de Tartu, d'autres ont épousé des Maris ou encore des Finnois et sont allés s'installer en Finlande. Peu sont rentrés : Lucia Karpova, après avoir soutenu une thèse de doctorat en linguistique, pour être chercheuse à l'Institut oudmourte et enseigner à l'Université, est la *success story* de la bande. Vassili Hohriakov tire son épingle du jeu, il est cameraman à la télévision oudmourte, Alexandr Burashov essaye de publier des traductions, mais vivote avec difficulté, Alexandr Tchetkariov travaille dans une maison de la culture de village. C'est qu'il n'est pas facile de se réadapter, surtout quand le fait d'avoir fait des études en Estonie est quelque peu suspect (parce que, comme le savent tous ceux qui suivent l'actualité, l'Estonie est pour la Russie un voisin hostile et menaçant...). Alors au milieu des années 1990, les organisateurs du programme ont commencé à donner priorité aux étudiants avancés, à ceux qui savaient ce qu'ils voulaient, qui avaient déjà une insertion sociale dans leur pays et une place pour y retourner : mentionnons Tatiana Minniahmetova, une Oudmourte de Bachkirie, qui a soutenu son doctorat en tant que folkloriste ; Marina Hodyreva, en tant que musicologue, Nadežda Pčelovodova, qui prépare un master en littérature, Svetlana Edygarova, qui prépare un doctorat en linguistique (pour ne mentionner que les Oudmourtes). Venus plus tard, ces étudiants avancés semblent plus à même que leurs prédécesseurs de trouver une place dans l'Oudmourtie d'aujourd'hui. Leur fréquentation m'a permis d'avoir des partenaires mûrs et intéressants.

Les sources livresques

Depuis quinze ans, le nombre de livres publiés en Oudmourtie sur l'Oudmourtie s'est bien entendu multiplié. Je ne suis pas en mesure d'en établir une bibliographie complète, et je n'ai bien sûr pas consulté l'ensemble de manière exhaustive. Quelques remarques toutefois.

Si il y a quinze ans j'étais tenue de mentionner en tout premier les travaux de Péter Domokos, c'est-à-dire que parmi les références, la première qui s'imposait était l'œuvre d'un chercheur hongrois donc

étranger, aujourd'hui plus rien de tel. Je ne suis pas sûre que l'intérêt pour l'Oudmourtie hors de cette région ait forcément diminué. Mais il n'a conduit personne à écrire une œuvre maîtresse. Il me semble bien que dans les quinze dernières années seulement trois thèses de sciences humaines ont été soutenues par des non-Oudmourts sur des sujets de sciences humaines touchant à la culture oudmourte : celle d'Aado Lintrop (Tartu, 2000) sur les croyances traditionnelles, la mienne sur l'histoire de la culture écrite (INALCO Paris 2002) et, en 2004, celle d'István Kozmács en linguistique (Szeged). Aucune d'entre elles n'a eu la résonance des œuvres de Péter Domokos en Oudmourtie même. Il y a quinze ans, on pouvait signaler également des travaux de chercheurs russes sur des questions oudmourtes : je ne mentionnerai que les œuvres de Zoja Bogomolova, chercheuse russe d'origine cosaque, qui s'est consacrée à la littérature oudmourte et qui joue aujourd'hui le rôle de « grande dame » des études littéraires (mais qui a dépassé les quatre-vingts ans), et, figurant dans ma bibliographie d'il y a quinze ans, les travaux ethnographiques du moscovite Pimenov. Là aussi, rien de tel : la recherche sur la chose oudmourte s'est concentrée en Oudmourtie même, et c'est là un fait en même temps rassurant et inquiétant. Rassurant, parce que l'abondance des publications montre que la recherche se porte bien et que les Oudmourtes s'interrogent sur eux-mêmes. Et cela est indiscutablement nécessaire à la maturation de cette société. En même temps, cela témoigne d'un certain isolement qui, me semble-t-il, caractérise les peuples non-russes de la région Volga-Oural : le dialogue scientifique reste très limité, et ils travaillent en vase clos.

Ma deuxième remarque porte sur les thèmes abordés par les chercheurs oudmourtes ces dernières années. J'en relèverai deux, particulièrement sensibles, ce qui ne veut pas dire que ce soient là les seuls domaines explorés.

La poursuite de la réflexion sur la tragédie des années 1930

J'avais mentionné en 1995 les travaux de Nikolai Kuznecov, qui avait été élu à la direction du mouvement national *Keneš*. La « carrière » de cet ancien officier du KGB s'est arrêtée pratiquement là où nous l'avons laissé. Après avoir passé quelques courtes années à militer dans *Keneš*, il s'est retiré et je n'ai plus entendu parler de lui,

pas plus que je ne l'ai rencontré lors de mes voyages. En revanche je voudrais mentionner des articles et des travaux de Kuz'ma Kulikov, directeur jusqu'en 2007 de l'Institut de recherche d'Iževsk, sur les questions délicates touchant à cette période. Il s'est notamment penché sur la mise en place de l'autonomie oudmourte. Son travail d'archives a permis de montrer que celle-ci n'a pas été obtenue sans mal. Plus que le principe, c'est la réalisation qui a été problématique, l'Oudmourtie s'étant trouvée prise en tenaille entre des voisins qui réclamaient tous des portions de territoires leur permettant d'améliorer leur potentiel économique. C'est ainsi que la nouvelle république autonome s'est retrouvée privée de zones qui lui auraient garanti une meilleure assise pour son développement. Au-delà donc des déclarations de principe, c'est l'ambition des plus puissants qui a façonné le sort des régions autonomes. En apparence, les intérêts des autochtones étaient respectés (les autorités centrales y veillaient) ; dans la réalité, cependant, on leur coupait les ailes.

Avec plus d'assurance que précédemment, la réhabilitation des victimes de la répression stalinienne s'est poursuivie. L'attention s'est concentrée sur K. Gerd, la principale figure de la vie culturelle oudmourte dans les années 1920 et victime des répressions staliniennes. Ceux qui avaient consenti du bout des lèvres à sa réapparition sur le terrain public sont devenus ses principaux promoteurs. Aujourd'hui, dire quoi que ce soit de critique sur Gerd apparaît comme un blasphème. Que de chemin parcouru en quinze ans !

La réflexion sociologique

La réflexion sur la société oudmourte a été lancée. Elle n'était pas particulièrement développée antérieurement, elle commence tout juste dans ces dernières années à s'exprimer. Deux orientations sont à relever. Tout d'abord la compilation de documents et de réflexions sur l'existence même d'une Oudmourtie. C'est la série « Fenomen Oudmurtia », dont j'ai rendu compte dans le n°37 (Toulouse 2005). Ensuite les travaux menés par Galina Nikitina et par ses doctorants. Ses travaux sur la communauté oudmourte rurale m'avaient impressionnée quand je les avais découverts, lors du travail sur ma thèse : ils m'avaient parus remarquablement éclairants (Nikitina 1993, 1998). G. Nikitina n'essayait pas de dissimuler les conflits inhérents à

la structure de la communauté rurale, tout en se gardant d'entrer dans le discours naguère officiel qui exigeait de voir partout la manifestation de la lutte de classes. Nikitina montrait à quel point le village oudmourte, avec ses institutions conservatrices, était particulièrement immobiliste et mettait des freins à l'enrichissement individuel et à l'initiative des particuliers. En même temps, ces mécanismes de solidarité faisaient que la différenciation sociale y restait minime : en cela, le village oudmourte différait fondamentalement du village russe ou tatar. Nikitina poursuit sur sa lancée et sa connaissance des structures traditionnelles et mentales du village oudmourte lui permet d'animer une recherche qui touche les Oudmourtes au plus profond de leur identité : s'intéresser au village oudmourte aujourd'hui, c'est s'intéresser à la société oudmourte dans son ensemble. Pakriev avait dans sa recherche souligné l'existence et la portée des fléaux tels que l'alcoolisme et la tendance au suicide. Aujourd'hui, c'est sur les paramètres qualitatifs qui caractérisent la vie oudmourte au village que s'est déplacé le centre de gravité. Ces travaux posent de vraies questions ; ils viennent systématiser et préciser les impressions données par l'observation empirique (par exemple Pozdeev 2007).

L'expérience empirique

Je n'ai pas cessé, depuis 1994, de visiter régulièrement l'Oudmourtie. Je l'ai fait parce que je n'avais pas d'autre possibilité de me procurer la littérature scientifique qui y était publiée. Je l'ai fait à titre personnel, pour garder le contact avec mes informateurs et amis. Je l'ai fait enfin dans l'intérêt de mon travail scientifique. Quoique le sujet que j'ai choisi pour ma thèse n'ait pas requis des travaux de terrain, dans la mesure où il s'agissait d'une réflexion tournée vers le passé, j'ai senti la nécessité impérieuse de me familiariser avec les réalités d'aujourd'hui, pour pouvoir plus facilement remettre les processus sur lesquels je travaillais en contexte. Pour les comprendre en profondeur. Comment aurais-je pu comprendre l'état d'esprit d'Ašalči Oki partant au front, si je n'avais pas entendu un jour les souvenirs d'une fille d'« ennemi du peuple » ? Comment aurais-je pu comprendre ce que cela a pu signifier d'être mis en accusation par l'ensemble d'une communauté, si je n'avais suivi ce qui a conduit l'écrivain German Hodyrev au suicide ?

Beaucoup a certes changé en Russie, mais moins et moins généralement qu'on ne veut bien le supposer : beaucoup de pratiques ont la vie dure, et se perpétuent malgré les changements en surface...

J'ai voyagé en Oudmourtie en 1996, 1997, 2000, 2001, 2004, 2005, 2008. De manière générale, je suis retournée dans les endroits que je connaissais, j'ai rendu visite aux personnes qui m'avaient accueilli. C'est ainsi que j'y ai maintenant des amis que je connais depuis quinze ans. Une période suffisamment longue pour pouvoir tirer quelques conclusions.

LA VILLE ET LA CAMPAGNE : IDENTITÉ ET MODE DE VIE

Tel était le titre de la première partie de mon texte d'il y a quinze ans. Il y avait dans mes considérations des constatations fondamentales, qui restent valables, et des éléments qui, en quinze ans, ont considérablement évolué. Ce qui reste réel, c'est que « la culture oudmourte est étroitement liée à la vie rurale, qui est le terreau dont elle se nourrit » (Toulouze 1995, p.23). C'est un fait, et le temps n'y changera rien, du moins pas les années : les racines sont et restent à la campagne. Que le village soit isolé, en revanche, est une réalité qui change du fait de plusieurs facteurs : la modernisation du réseau routier d'abord, beaucoup de routes aujourd'hui sont asphaltées, du moins jusqu'à l'entrée du village (où la boue automnale reste une caractéristique majeure, dans les rues comme à l'intérieur des cours) ; ensuite le développement des « taxis ». On peut aller n'importe où aujourd'hui, en prenant une voiture à la gare routière. N'importe quel propriétaire de voiture peut gagner confortablement sa vie : il convient du prix au départ avec le client. Certes, les prix sont élevés pour la population locale. Mais en cas de besoin, il est possible, plus facilement qu'avant, d'aller de la ville au village, d'y apporter un médicament par exemple. Outre la rencontre physique, il est plus facile aujourd'hui de contacter la population rurale : je ne compte pas encore Internet, qui se développe, et est aujourd'hui accessible dans les bureaux de poste et dans les écoles de la plupart des villages, mais que seuls les jeunes sont capables et désireux d'utiliser. Mais le téléphone portable s'est répandu de manière spectaculaire dans les trois dernières années. Il est donc possible aujourd'hui de joindre la

famille au village à n'importe quel moment. L'expérience prouve que les réseaux marchent bien. Est-ce que ce relatif désenclavement du village oudmourte a eu des incidences sur le mode de vie traditionnel ?

Les avatars d'un mode de vie

En 1995, je commençais cette partie par une évocation historique de la campagne oudmourte. Inutile donc d'y revenir. Simplement un ajout, répondant à une interrogation que je me posais à l'époque : « jusqu'à quel point la société oudmourte était-elle différenciée ? » Les recherches que j'ai menées dans le cadre de ma thèse m'amènent à apporter à cette question une amorce de réponse. J'ai surtout été frappée par une statistique qui révèle le nombre de chevaux par foyer dans le village oudmourte et dans le village russe : dans le village russe, 27 % des paysans n'ont pas de cheval, 22 % en ont trois ou quatre, et 50,1 % en ont un ou deux. Les chiffres équivalents pour le village oudmourte sont de 17 %, 18 % et 65 %. Ces chiffres nous montrent que les extrêmes y sont moins représentés que chez les Russes, et surtout, que la part des paysans très pauvres, ceux n'ayant pas de cheval, qui approche le tiers dans le village russe, chez les Oudmourtes n'est que de 17 % (Ligenko 1991, p. 92). Si l'on ajoute les mécanismes collectifs de compensation prévus par l'organisation de la commune oudmourte, on saisit que la frustration des pauvres y était bien moindre qu'elle ne l'était dans le village russe. La « lutte des classes » chère aux bolcheviks ne s'y manifestait donc pas de manière aussi violente qu'ailleurs, et le manque d'agressivité relevé chez les Oudmourtes à l'égard des riches s'explique avant tout par la cohérence que la société oudmourte avait réussi à préserver. A contrario, le fait que les pôles extrêmes soient bien différenciés dans la société rurale russe permet aussi d'expliquer la désespérance, l'acharnement des paysans pauvres, ceux qui ont formé les « comités des pauvres », et qui ont été le fer de lance de la politique bolchevique à la campagne.

Pour en revenir au présent, il faut noter que le village oudmourte a sans doute moins changé en quinze ans que la ville. Mes premiers voyages s'étaient faits dans une période de transition : écroulement des structures collectives, chômage dans les villages, tentatives de

mettre en place un système de fermes privées, repli sur l'auto-subsistance. Etait-ce d'ailleurs un repli ? Puisqu'à l'époque des kolkhozes, tout le monde avait son propre lopin et produisait avant tout pour ses propres besoins... Aujourd'hui, la situation s'est quelque peu décaillée. Les kolkhozes ont bien sûr disparu comme forme de propriété, mais ils ont été remplacés, à certains endroits, par des coopératives, portant différentes dénominations — mais toujours appelées, dans la langue populaire, kolkhoze... Elles donnent du travail aux paysans, engrangent leur production, la commercialisent et garantissent à leurs membres un certain nombre d'avantages. Les chiffres de production dont le président Volkov se vante dans ses discours sont avant tout le fait de quelques grosses entreprises agricoles ; les recherches faites sur ce point par Galina Nikitina montrent qu'il s'agit d'entreprises dans des zones oudmourtes, et animées par des Oudmourtes (cette information, que Nikitina m'a communiquée avec fierté, a, d'après ses dires, déplu aux autorités...).

Mais en dehors de cela, c'est le vide. Le chômage a amené une partie de la population à chercher des solutions individuelles : la voiture en est une, qui permet à une partie des hommes de travailler comme taxi, qui permet à d'autres de travailler en ville, par exemple dans un hôpital ou à la mairie, tout en vivant à la campagne, et après le travail, de se consacrer inlassablement à la ferme qui est la leur. Beaucoup d'Oudmourtes ont donc deux métiers : un métier urbain, et paysan. Je suis convaincue que ce n'est d'ailleurs pas là une spécificité de la campagne oudmourte, on retrouve ces traits dans toute la campagne de Russie, mais elle est peut-être accentuée en Oudmourtie de par le fait que les campagnes sont peut-être légèrement moins dépeuplées qu'ailleurs, et qu'elles sont encore habitées par une part considérable de population active. Paysans, tous les habitants de la campagne le sont à part entière : encore aujourd'hui ils ont des animaux, encore que les plus âgés renoncent petit à petit aux vaches¹. Mais il y a toujours quelques moutons ou quelques chèvres, des poules, des oies. Les plus jeunes ont tendance à faire les comptes :

¹ Ce n'est bien sûr pas une caractéristique du village oudmourte. Le dilemme des personnes âgées, l'introduction à une monographie récente sur un village de Russie du Nord l'illustre admirablement (Paxson 2005, pp. 1-8).

ceux-ci révèlent clairement qu'il n'est pas plus rentable de produire soi-même son lait que de l'acheter. Mais les parents sont trop habitués à l'indépendance que donne le fait de produire ses aliments soi-même. Tous les habitants vivent une vie de paysans, quelle que soit leur activité principale : professeurs ou employés, une double charge pèse sur eux. C'est d'ailleurs une tradition dans la région : les ouvriers des usines métallurgiques de l'Iž, au début du XX^e siècle, étaient ouvriers et paysans en même temps.

Je disais il y a quinze ans que la vie au village est dure. Je confirme : elle n'est pas beaucoup plus facile. Il faut travailler, travailler tout le temps². Il y a peu de repos, c'est un luxe que l'on ne peut guère se permettre. Les conditions matérielles se sont pourtant un peu améliorées : dans sa nouvelle maison, Olga Mazitova a l'eau courante (froide cependant). Les exemples de ce type se multiplient. En même temps, à côté du sauna (la *bania* russe), qui existe partout, on voit apparaître des machines à laver. Les toilettes, elles, ont peu évolué : un trou dans une cabane dans la cour. Plus ou moins propre suivant les foyers. Le bond à franchir est trop coûteux : des toilettes à l'intérieur de la maison (un luxe auquel surtout les femmes aspirent) impliqueraient un système de canalisations, des investissements qui ne sont pratiquement à la portée de personne. D'autant que les habitudes sont prises.

Peut-on dans ces conditions parler de pauvreté ? Personnellement, je ne trouve pas cette notion pertinente. Qualifier une société basée sur l'autosubsistance à l'aune de la part du monétaire n'est pas à mon sens justifié. On peut être en difficulté pour se payer un transport pour aller en ville, et en même temps avoir une alimentation riche à base de produits sains, produits directement par ceux qui vont les consommer. On mange beaucoup, dans les campagnes oudmourtes, et d'excellents plats. Je peux le dire avec d'autant plus d'assurance maintenant, que j'ai vécu des journées chez les uns et chez les autres et que j'ai vu comment ils se nourrissaient eux-mêmes. On ne traite plus une amie

² La situation n'était cependant pas très différente par exemple il y a vingt ans, en Estonie soviétique, où l'on attendait des femmes que l'été elles passent tout leur temps aux travaux des champs, quel que soit leur travail le reste du temps.

de longue date comme un nouvel invité que l'on fête, il y a spectaculairement moins de tape à l'œil qu'il y a quinze ans. Lors de mon dernier voyage, personne n'a tué le mouton ni même une oie. Mais le quotidien est du point de vue alimentaire suffisamment confortable. Si pauvreté il y a, c'est en ville qu'il faut aller la chercher.

D'autant que l'économie monétaire commence à faire son apparition à la campagne et que l'argent permet d'acheter des compléments au quotidien. Incontestablement, la double activité que j'ai mentionnée a conduit à un certain développement de l'économie monétaire, aussi bien en comparaison de l'époque soviétique, où l'argent ne jouait qu'un rôle secondaire, que par rapport à la période de transition, où il ne circulait guère. Les salaires sont investis dans la consommation : les voitures demandent de l'essence, on voit apparaître sur les tables des saucisses, des sucreries. Les jeunes portent des vêtements achetés. D'ailleurs, comme toute la Russie, l'Oudmourtie commerce. Dans les rues d'Iževsk, on peut acheter toutes sortes de choses non seulement dans les magasins installés, mais aussi dans la rue, dans des kiosques improvisés : des chaussettes tricotées aux oignons en passant par des piles...

Le faire soi-même est donc en recul : les plus anciens fatiguent, les jeunes n'ont pas le temps et la production industrielle est à portée de la main, bien plus qu'avant. La qualité n'y est pas vraiment : le marché reste envahi de produits bon marché, mais la mode est là et la société oudmourte, comme toute celle qui l'entoure, en Russie et ailleurs, cède aux pratiques les plus douteuses de la mondialisation. Certains se réjouiront peut-être de cette évolution, qui rapproche les Oudmourtes de nous en leur garantissant plus de confort apparent. Je me permets pour ma part de regretter ce que le monde perd en diversité...

En revanche, la société rurale ne s'est pas complètement désagrégée : la solidarité du voisinage fonctionne à plein. Il suffit qu'une personne âgée soit malade pour qu'elle soit prise en charge par l'ensemble des voisins, qui passent plusieurs fois par jour vérifier que tout est normal...

Je relevais il y a quinze ans le rôle joué par les femmes à la campagne, et l'absence relative des hommes. La situation de ce point de vue n'a guère changé. Tout au plus, c'est mon regard qui a quelque peu changé. L'enthousiasme que j'exprimais en rendant hommage aux

femmes oudmourtes et à leur vitalité s'est modéré. Je suis plus sensible aujourd'hui à la cohérence d'un système où la force des femmes et la faiblesse des hommes sont directement corrélées. Les épouses et les mères nourrissent l'inaptitude de leurs maris ou de leurs fils en les infantilisant ou en alimentant leur alcoolisme. Ce sont souvent elles qui versent à boire. Ce sont souvent elles qui préfèrent que leurs hommes boivent à la maison³. Elles pallient l'absence des hommes, mais elles ne manquent pas de l'organiser. Ou plutôt, elles sont prises dans un système qui la produit. Avec la faiblesse des salaires, la fonction traditionnelle de l'homme comme pourvoyeur de la famille s'est depuis longtemps dissoute. Ce sont les femmes, qui travaillent au potager, qui s'occupent des animaux, qui font les conserves et les confitures, qui assurent la subsistance de la famille. Il ne reste aux hommes que l'apparence du rôle de pourvoyeur, l'activité professionnelle extérieure, et encore, les femmes elles aussi ont la plupart du temps un emploi. Frustrés à l'extérieur, sans perspectives dans le cercle familial, les hommes ont perdu la dignité. Que les responsabilités et l'autorité dans la société leur reviennent est une autre question : la sphère publique reste à dominante masculine. Mais quel est le poids réel de la sphère publique ? Quelle est la marge réelle de responsabilité exerçable, la portée effective des activités de direction, dans un pays auquel la notion de démocratie est fondamentalement étrangère ? Rien d'étonnant dans ce contexte à ce que les rituels de pouvoir occupent une telle place, l'autoritarisme hiérarchique compensant la faible portée de toute décision de niveau intermédiaire... Oui, les femmes oudmourtes sont admirables, elles assument héroïquement la responsabilité de faire avancer la vie, de la gérer au quotidien dans toutes ses dimensions, elles se préoccupent du présent et de l'avenir de leurs enfants et souvent l'organisent. Mais il me semble urgent — et c'est le cas dans l'ensemble de la Russie — qu'une réflexion s'amorce sur le rôle des hommes, et que celui-ci soit

³ Cela peut paraître exagéré, et j'ai eu moi-même du mal à le croire. Mais j'ai été trop souvent témoin de ce type de situations, j'ai entendu trop de commentaires sur ce thème de la part de femmes, pour douter de l'existence de ce phénomène.

revalorisé : l'effacement d'une moitié de la population ne permet guère de construire une société saine.

La ville oudmourte

J'avais intitulé le passage correspondant « au milieu du gué », suggérant que les Oudmourtes installés en ville se trouvaient pris entre deux mondes, le monde rural qui leur était organiquement proche, et le monde urbain auquel ils devaient s'adapter. Aujourd'hui, je n'ai pas envie de reprendre ce titre. De ce point de vue là, les choses ont changé en une quinzaine d'années. J'écrivais : « la ville est une entité russe (...) où domine l'autre ». Cette réalité n'a certes pas changé. Iževsk reste une ville russe, et si faire se peut, elle l'est plus que jamais.

De grands travaux ont été faits au centre ville pour l'embellir. Et il faut reconnaître que la ville a changé d'aspect : elle est plus propre, plus riante, plus agréable. De superbes points de vues sur l'espace d'eau et la zone industrielle attenante ont été créés et il y a des espaces verts dans lesquels il est plaisant de se promener. Le changement est immédiatement perceptible. Les églises ont été restaurées, une nouvelle église a été construite, la coupole rutilante d'or, les couleurs éclatantes. En hommage aux fabricants d'armes. La fabrication des armes qui a fait la prospérité d'Iževsk est à l'honneur partout : monuments aux ingénieurs fabricants d'armes, église, musées... Les porteurs de mort ont fait la gloire de la capitale oudmourte. Mais bien sûr, ils ne sont pas vus comme des porteurs de mort, mais comme des héros qui assurent la protection de la patrie russe... Depuis le temps que je fréquente la ville, je devrais être blindée, mais cette adoration de l'armement me met toujours mal à l'aise. Il y avait un projet des autorités locales, que Moscou a néanmoins refusé pour des raisons économiques : elles voulaient construire un hôtel de luxe sur le plan d'eau, lequel aurait eu la forme d'une kalachnikov... Entre-temps, M. Kalachnikov en personne, qui approche les quatre-vingt-dix ans (il est né en 1919), compte parmi les attractions de la ville : il reçoit les visiteurs les plus importants, même si ces derniers temps, paraît-il, il essaie d'espacer les visites... Que je sois dérangée, c'est mon problème. Manifestement la plupart des Oudmourtes ne le sont pas :

cela fait partie de leur quotidien. Pourquoi se poser tant de questions, puisque ce débat est inexistant dans la société ?

Pourquoi intituler alors ce passage « la ville oudmourte » ? Non, Iževsk n'est pas devenue oudmourte. Mais les Oudmourtes l'ont en quelque sorte apprivoisée. Ils ont appris à y vivre et à y être eux-mêmes. Aujourd'hui, on peut parler d'une culture oudmourte urbaine. Il y a quinze ans, elle était embryonnaire. Il y a quinze ans, il y a cinq ans même, parler oudmourte dans les transports en commun était scandaleux : on risquait de s'attirer les foudres et les insultes des autres voyageurs. Aujourd'hui, cela peut toujours arriver. Mais c'est plus rare. De plus en plus de gens osent s'exprimer en public dans leur langue. Il est vrai que le paysage de la ville est de plus en plus varié : ses habitants proviennent des régions les plus diverses de Russie, ainsi que de pays de la CEI, comme ceux d'Asie centrale. Des colonies d'Azéris, de Tchétchènes s'installent dans les villages à proximité de la capitale. Ce fait a sans doute suscité une indifférence accrue, et donc une plus grande tolérance à l'égard de la population autochtone.

En même temps, en quinze ans, une génération entièrement urbaine a eu le temps de grandir et de s'épanouir dans la ville. Il s'agit de la génération des enfants de l'éveil national : ce sont des enfants auxquels on a parlé oudmourte, qui ont appris à la maison à regarder leur origine avec plus de respect que les générations précédentes. Ils ont vu leurs parents militer. Beaucoup d'entre eux sont allés dans un lycée où étaient enseignées les autres langues finno-ougriennes et où l'enseignement intégrait des éléments de culture oudmourte. Ils sont aujourd'hui à l'université. Ils sont totalement urbains et ils se sont appropriés cet espace. Mieux que leurs parents, ils sont en mesure de le vivre sans complexes. Pour eux, être oudmourte ne signifie pas uniquement retourner chez les grands-parents à la campagne l'été pour les travaux des champs, mais revêt une qualité nouvelle, quotidienne, moins déchirée.

C'est autour de l'enjeu que représente cette nouvelle génération pour le maintien et surtout pour le développement de la culture oudmourte qu'une partie de l'intelligentsia se mobilise. Il s'agit de produire une culture dans laquelle ces jeunes se reconnaissent, et plus encore, de les amener à produire leur culture oudmourte à eux. C'est ainsi que face à une Union des écrivains sclérosée, qui louvoie avec le pouvoir pour défendre les intérêts matériels de ses membres, et qui

représente la génération des cinquante et surtout soixante ans, d'autres groupes se sont mis en place, dont l'objectif est de donner la parole aux jeunes. Ce n'est pas étonnant que leur porte-parole institutionnel ait été la revue *Invožo*. Mais la revue ne suffisait pas. Il a fallu aller plus loin, et Zaharov a pris l'initiative de créer le PEN-club oudmourte. Une nouvelle structure, dont l'objectif est d'explorer ce terrain inconnu qu'est la jeunesse. Inutile de dire que les anciennes structures ne voient pas d'un bon oeil cette initiative hors cadre, qui ne rend de comptes à personne, mais publiée en oudmourte plus que les organes d'État eux-mêmes. Ils sont trois à réaliser toutes les publications du PEN-Club : Petr Zaharov lui-même, poète fort connu et estimé, Aleksei Arzamazov, un Oudmourte de Nižni-Novgorod, qui est venu réapprendre la langue de ses parents et qui commence à être connu sur la scène poétique, et Larisa Orehova, elle aussi poétesse.

Ce n'est pas un hasard si ce courant est très proche de l'ethnofuturisme, cette tendance littéraire lancée en Estonie à la fin des années 1980 avec des allures de canular, mais qui s'est avérée fructueuse aussi bien pour le développement d'une littérature régionale en Estonie du Sud que dans les régions finno-ougriennes de Russie centrale. L'idée est en fait très simple : partir de la culture populaire, des racines de sa culture, pour s'en inspirer et produire des formes d'avant-garde, des formes neuves. C'est surtout en littérature et dans les arts plastiques que cette tendance a été productive en Russie : elle a permis à de jeunes intellectuels d'affirmer leur identité tout en explorant de nouvelles voies. Viktor Šibanov s'en est fait le théoricien : lui et ses compagnons se sont employés à créer une culture oudmourte urbaine, dans laquelle les jeunes nés et élevés en ville puissent se sentir à l'aise. Leur message est que l'oudmourtitude n'est pas une valeur du passé, accrochée exclusivement au milieu rural et destinée à s'étioler avec lui : elle est vivante et susceptible de s'adapter au monde contemporain.

C'est ainsi que le décalage qu'il y avait au début des années 1990 entre un folklore authentique, c'est-à-dire vivant — celui des gens qui se retrouvent et chantent non point pour la scène mais pour leur plaisir —, et un folklore de pacotille, conçu pour la scène d'après le goût dominant imposé par les variétés, commence à éclater. S'il est vrai que des groupes comme *Italmas*, ensemble folklorique « officiel », existent toujours et se produisent régulièrement, le folklore vivant —

contrairement à ce que j'écrivais il y a quinze ans — n'est plus exclu. Il a été imposé par des militants, qui ont fait des disques et les ont diffusés, il a aujourd'hui droit de cité⁴. Mais à côté se développe un nouveau type de folklore, qui n'est pas une imitation « rectifiée » de celui-ci, mais une reconception, une réélaboration de thèmes et de chants d'après le goût de la jeune intelligentsia, influencée par les genres internationaux, par une nouvelle conception du musical. Et il arrive même que des groupes de village se mettent au goût du jour et que les chanteuses retravaillent elles-mêmes leurs traditions, pour les adapter au monde qui change : c'est ainsi de que des éléments tombés dans l'oubli ressortent sous une forme nouvelle.

Aujourd'hui, même ceux qui ont grandi à l'époque soviétique, à qui les parents n'ont pas parlé oudmourte, relèvent la tête. Ils reprochent à leurs parents de les avoir privés d'un pan de leur identité, et ils se rattrapent : ainsi la fille de Galina Nikitina, qui a réappris l'oudmourte en tant qu'adulte (tout en ayant entendu ses parents parler cette langue entre eux dans son enfance), graphiste, se spécialise dans la conceptions de logos publicitaires pour produits oudmourtes, veillant à utiliser dans ses dessins des éléments traditionnels, réinterprétés à la lumière des besoins d'aujourd'hui. Un nouveau dialogue parents-enfants est par ce biais en passe de s'établir...

LE MOUVEMENT NATIONAL QUINZE ANS APRÈS : LES OUDMOURTS EN OUDMOURTIE

J'avais intitulé la partie correspondante « Un éveil aux limites imposées ». Nous étions dans les premières années de l'éveil national oudmourte, dont j'avais relaté les tout débuts. Il est temps de tirer un bilan. Comme ce que je viens d'écrire le montre, il y a eu incontestablement éveil. Les Oudmourtes de 2008 sont incontestablement plus dignes, plus conscients d'eux-mêmes, plus responsables qu'ils ne l'étaient en 1994. Il me semble que pour analyser la situation actuelle,

⁴ Par exemple *Buskeyos – New Song from an Ancient Land (Boxed set)* : une série de six CD avec livrets rassemblant des chants oudmourtes recueillis par Marina Hodyreva chez les Oudmourtes vivant hors d'Oudmourtie.

il convient de nous pencher sur le contexte et sur le mouvement oudmourte en tant que tel.

Le contexte : il est de moins en moins favorable à la prise en compte des particularismes régionaux. Le passage à l'économie de marché s'est fait totalement, mais le passage à une économie réglementée n'a pas encore eu lieu. Nous nous trouvons toujours à l'étape du capitalisme sauvage, dans lequel l'État intervient juste quand il a l'impression que ses intérêts sont en jeu — comme contre les oligarques du pétrole. Le principe de rentabilité a pénétré tous les domaines : le livre en est un excellent exemple, et ce à l'échelle de la Russie même. Il faut distinguer la production et la distribution : des livres sont publiés dans tous les domaines, par des maisons d'éditions privées, par de simples imprimeries, qui répondent à la demande d'organisations ou de simples particuliers qui achètent intégralement un tirage. Ainsi est-il possible de chercher et de trouver des sponsors (par exemple les compagnies pétrolières), qui permettent la publication de livres qui par nature ne sont pas rentables. C'est ainsi que les universités ou les instituts de recherche publient des travaux à trois cents exemplaires avec l'argent de subsides. Les autorités régionales subventionnent également des livres dans les langues des nationalités ou portant sur des questions les concernant. Moins qu'à l'époque soviétique, mais ils font quand même quelques gestes. Il paraît donc des livres, et beaucoup de livres intéressants. Mais la distribution reste un goulot d'étranglement. En effet les librairies ne veulent pas de livres qui ne se vendent guère, ou qui ne touchent qu'un public restreint. Tout au plus la librairie de l'Académie des Sciences (section orientale) à Moscou offre-t-elle à la vente quelques études ethnologiques sur les régions de la Russie et de l'ex-URSS. Et encore s'agit-il de publications moscovites. Pour le reste, le chercheur intéressé doit tout simplement se rendre sur place, aller voir les auteurs et souvent recevoir le livre tant désiré en cadeau, parce qu'il n'y a aucun cadre prévu pour l'acheter. Je passe toujours à Moscou par la rédaction du périodique littéraire *Literaturnaja Rossia*⁵, qui

⁵ Que ceux qui connaissent cette revue animée par des nationalistes russes ne s'en offusquent pas. C'est le seul organe de la presse culturelle centrale qui a un réel intérêt pour ce qui se passe dans les régions, parce que pour eux,

publie, outre le journal, la revue *Mir Severa* et de nombreux ouvrages sur les peuples du Nord. Les tirages sont là, et j'en repars les bras chargés...

Mais revenons à l'Oudmourtie. Ce capitalisme envahissant est géré par un pouvoir solide, très personnalisé, animé depuis treize ans par Aleksandr Volkov, qui en est aujourd'hui le président. Pour Volkov, les Oudmourtes ne sont sans doute que le moindre souci : c'est une communauté relativement docile, qui ne cause guère de remous. Il est plus intéressé par l'image qu'il donne à la République, par les chiffres de production, par la grandeur de sa capitale, par la bonne santé des usines produisant, à Iževsk et ailleurs dans la République, depuis les kalachnikovs jusqu'aux missiles intercontinentaux. Les Oudmourtes ne représentent pas un terrain particulièrement rentable ni prestigieux. Il me semble que l'objectif de la présidence, aujourd'hui comme hier, est de les neutraliser, de sorte qu'ils ne viennent pas se mêler d'un jeu qui ne les regarde pas, qui les dépasse. Et quoi de plus facile ? J'évoquais il y a treize ans la politique de « diviser pour régner ». Les dirigeants russes ont des siècles d'expérience du jeu politique. Un des thèmes qui ont semé la division parmi les Oudmourtes a été l'élection à la présidence de la République oudmourte. La perspective d'avoir un président oudmourte a excité le mouvement oudmourte, qui a présenté son propre candidat, Veršinine, soutenu par le leader du mouvement national, Valentin Tubylov⁶, qui entendait rassembler sur cette candidature les voix des Oudmourtes et de leurs amis. Mais Volkov s'est assuré du soutien de quelques Oudmourtes prestigieux, et le tour était

la grandeur de la Russie, à laquelle ils sont attachés, tient aussi à sa diversité culturelle. À l'occasion, ils peuvent défendre les revendications des autochtones et donner la parole à leurs représentants les plus progressistes dans le monde culturel. Ce n'est pas le moindre des paradoxes. Je ne puis les accompagner sur beaucoup de terrains, mais il y a une part de terrain que nous pouvons partager.

⁶ Je me permets un commentaire personnel : si Veršinine avait eu une chance d'être élu, je crains que le seul avantage pour les Oudmourtes aurait été la victoire de prestige, qui aurait donné à l'Oudmourtie un président oudmourte. Pour le reste je vois mal comment, malgré toute sa bonne volonté, il aurait pu être autre chose qu'un otage, mis dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit pour les Oudmourtes.

joué : le mouvement oudmourte était à nouveau divisé. Ce n'est qu'un exemple de la stratégie mise en œuvre par les autorités de la République d'Oudmourtie pour s'assurer de l'inoffensivité des Oudmourtes.

Volkov a également choisi pendant quelques années de travailler de manière étroite avec une dirigeante du mouvement oudmourte, Svetlana Smirnova, membre du parti du président, député à la Douma d'État depuis 1999 et à l'assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe. Smirnova a été responsable du Komsomol à l'Université et présidente du comité pour les nationalités d'Oudmourtie entre 1994 et 1999. Mais ces dernières années, Smirnova a perdu ses responsabilités officielles : il semblerait que le président, inquiet de sa hausse de popularité, ait pris les mesures nécessaires pour éloigner une rivale. Smirnova poursuit cependant ses activités dans le secteur des organisations non gouvernementales. Il est certain que son expérience de député au niveau fédéral et tout son travail au niveau local à différents postes de responsabilité lui ont permis d'acquérir l'expérience politique indispensable pour faire avancer ses idées et ses projets. Elle est certainement aujourd'hui l'Oudmourte la plus à même de se frayer une voie dans la jungle politique. Tubylov, pour sa part, reste un leader emblématique, mais il vieillit, il faiblit, et, aux dires de ses proches, il est animé d'un profond pessimisme. Et on le comprend : comment faire pour donner aux Oudmourtes une part plus importante dans la gestion de ces terres qui ont été les leurs, comment donner à leur culture un rayonnement plus important ? Et pourtant, baisser les bras revient à se condamner à l'échec...

Le mouvement Keneš est toujours là, dirigé par le vieux leader. La moyenne d'âge vieillit. Il semblerait que l'inefficacité dont le mouvement est frappé soit entre autres (mais certainement pas seulement) une question de générations et de manière de comprendre le politique. Il semblerait que le mouvement des jeunes, *Šundy*, longtemps dirigé par Smirnova (ce que son site officiel⁷ d'ailleurs ne mentionne pas), est de ce point de vue là plus dynamique. Il a repris du poil de la bête des derniers temps, sous la direction depuis 2001 d'une jeune femme charismatique et énergique, Tatiana Išmatova (née en 1980), qui est, comme l'a été Smirnova, député à la Douma

⁷ <http://www.smirnovask.ru/biography/>

oudmourte. Išmatova est une jeune femme qui a fait des études d'allemand, qui parle allemand et anglais, chanteuse reconnue ; elle commence elle aussi à avoir une bonne expérience politique. Beaucoup d'espoirs reposent sur elle. Bien que pour l'instant elle ait été jugée trop jeune pour occuper le poste de vice-présidente de la Douma oudmourte. Le fait est que les jeunes se sont inscrits plus rapidement dans la mentalité nouvelle, et s'emparent des possibilités qu'offrent différents programmes à ceux qui prennent des initiatives : ils n'attendent plus, comme leurs aînés, que l'État et les institutions leur octroient ce qu'ils demandent.

En même temps, le climat politique, sans pour autant apparaître comme crispé, tourne à l'autoritarisme. Il est impressionnant de noter la présence, par d'immenses panneaux, du parti du président Volkov (et de Vladimir Poutine...), « Russie Unie » (Единая Россия). Dans la ville, et même lors de la fête oudmourte *Gerber*. Certains Oudmourtes font remarquer que le pays évolue dans le sens d'un nouveau parti unique. Il est certain que dans la ville on ne voit pas d'autre expression politique que celle de ce parti. Les inquiétudes des Oudmourtes quant à leur reconnaissance dans le pays sont bien illustrées par la tenue de la fête *Gerber*, à laquelle je participais pour la première fois. Il s'agit d'une innovation du mouvement national : je disais il y a treize ans qu'il s'agissait là d'un des grands rassemblement traditionnels. Ce n'était pas totalement exact : le *gerber* était une fête existant au niveau local. Elle avait comme objectif de marquer la fin des travaux de printemps. Jamais les Oudmourtes ne se rassemblaient aussi largement. C'est le mouvement national qui a décidé, en 1992, de faire de cette festivité locale un événement, une occasion de rassembler tous les Oudmourtes, aussi bien à l'intérieur de la République qu'à l'extérieur : c'est ainsi que des délégations en provenance de Bachkortostan, de Tatarie, du Mari El, des oblasts de Kirov et de Perm y participent régulièrement. Tous les ans, la fête a lieu dans une région différente. Cette année, c'était le tour de la région de Balezino, dans le Nord, une région à habitat mixte, avec des Oudmourtes, des Russes orthodoxes et des Vieux Croyants, de l'organiser. Comme toujours, la fête a lieu sur une esplanade située au bord d'un plan d'eau, dans un paysage superbe. Des paysages superbes, l'Oudmourtie en est pleine. Le relief est doux, mais offre

des points de vue extrêmement ouverts sur un panorama où les forêts de conifères, vert-noir, alternent avec les pâturages d'un vert éclatant.

À la fête, il y avait des pavillons pour les régions et les entreprises — deux régions et deux entreprises ensemble — qui offraient à manger à leurs invités. Au centre de la fête, l'allée des réalisations, exhibant les résultats positifs d'entreprises agricoles, avec pour objectif d'inciter les visiteurs à se tourner vers l'agriculture. Un peu plus bas, l'allée de l'artisanat, où chaque région avait un stand (organisé par les autorités régionales). Des manifestations sportives et ludiques avaient lieu dans un espace près de l'eau, et au bord de l'eau un concours de pêche. Enfin et surtout, deux scènes, une scène centrale et une scène secondaire, accueillait les programmes — programme officiel sur la scène centrale, programme *off* sur la scène secondaire. Je voudrais m'arrêter sur le programme officiel, car il me semble illustrer admirablement l'état actuel de l'Oudmourtie dans la perspective de la politique des nationalités.

Voici la scène centrale (photo prise tôt le matin du 21 juin 2008, avant l'arrivée de la foule).



Je voudrais commencer par commenter la disposition de la scène. Sur le côté droit, un grand drapeau russe, qui la domine. On cherche en vain, dans une fête conçue comme fête des Oudmourtes, le drapeau oudmourte. En toile de fond, une photo de troncs de bouleau, l'arbre russe par excellence. On distingue des deux côtés du nom *Gerber* l'emblème de l'Oudmourtie, qui figure également sur le drapeau. À côté de la scène, un grand panneau du parti « Russie Unie », disant : « Nous croyons en la Russie, nous croyons en nous-mêmes. » À l'endroit central de la fête, il n'y a rien, sauf le nom et deux petits accessoires, qui rappelle quelque chose d'oudmourte. Les Oudmourtes n'y sont pas à l'honneur. On souligne par des symboles divers la Russie et le patriotisme russe. L'importance de la Russie, dont l'Oudmourtie est membre à part entière, va de soi. Je ne suis pas de ceux qui prétendent ignorer la Russie ou opposer Russie et Oudmourtie. La réalité que vivent les Oudmourtes, c'est qu'ils sont en Russie. La Russie est leur pays. C'est pour elle qu'ils ont combattu et fait des sacrifices pendant la deuxième guerre mondiale, et cela compte. C'est l'équipe de Russie que tout le monde, sans exception, soutenait lors des championnats d'Europe de football, pendant mon séjour de juin 2008. Les Oudmourts ne sont pas les Estoniens, qui, à l'époque de l'occupation soviétique, étaient systématiquement contre l'équipe de l'URSS dans toute compétition sportive (situation qui devenait complexe, quand dans l'équipe soviétique il y avait des joueurs estoniens — mais heureusement, les Estoniens représentaient l'Union soviétique surtout dans les sports individuels...). Alors pourquoi le souligner de manière tellement écrasante ? S'il y avait eu à égalité les drapeau russe et oudmourte sur cette scène de fête, quelle conséquence dangereuse pour la Russie cela aurait-il pu avoir ? Qu'est-ce que cela aurait coûté ? Et les Oudmourtes auraient senti leur dignité reconnue. Beaucoup d'Oudmourtes présents ont été touchés par ce qu'ils ont ressenti comme un manque d'égards.

Maintenant venons-en à ce qui s'est passé sur la scène. Le premier à prendre la parole a été le président Volkov. Qui dirige le pays depuis treize ans. Il a prononcé quelques phrases par cœur en oudmourte, puis a tenu son discours en russe. Mais dans ce discours, il n'a pas dit un mot, pas un seul, qui ait pu concerner les Oudmourtes. Quand un dirigeant politique s'adresse au personnel hospitalier, il leur parle de santé ; quand il fait un discours à la foire agricole, il parle

d'agriculture, aux agents de police, de la politique de sécurité. Mais Volkov n'a pas dit un mot sur la culture oudmourte. Il a parlé des milliers de tonnes de lait produites dans la République. Mais le mot *oudmourte* n'a pas résonné. Le public n'a pas été surpris, car il a l'habitude, mais personnellement je l'ai été. Après Volkov, d'autres responsables ont pris la parole, le président de la Douma, le représentant du président, le ministre des nationalités. Valentin Tubylov, le responsable du mouvement national, censé être à l'initiative de la fête, n'a été que le cinquième, et le microphone est tombé en panne au moment où il a pris la parole, de sorte que ses courtes paroles de salutation (en oudmourte) étaient à peine audibles de loin, contrairement à tout ce qui l'avait précédé. Il est vrai que les Oudmourtes ont aussi une manière beaucoup plus douce, moins affirmative de s'exprimer que les Russes, ce qui n'augmentait pas la chance de ce discours d'être suivi... Là aussi, je me suis demandée : qu'est-ce que cela aurait coûté de donner la parole à Tubylov tout de suite après le président ? Là aussi, un acte de respect envers les Oudmourtes. Je poursuis mes réflexions. Pourquoi tout ceci ? Je ne crois pas qu'il y ait eu une volonté délibérée de blesser les Oudmourtes ni de leur manquer de respect. C'est la force de l'habitude. L'insensibilité à leur sensibilité. La mienne était sans doute d'ailleurs exacerbée, mais beaucoup d'Oudmourtes ont été choqués. Mais outre l'expression privée, vont-ils faire connaître de manière publique leur état d'esprit ? Je doute que beaucoup le fassent. Telle est donc l'attitude des autorités, par défaut.

Curieuse de savoir quel était le discours officiel, j'ai interrogé un fonctionnaire régional que je connais de longue date. Il m'a répondu qu'il y avait beaucoup de gens en Oudmourtie qui n'étaient pas oudmourtes et que c'était une fête pour tout le monde : parler des Oudmourtes aurait pu gêner les Azeris, etc. Je n'ai pas insisté. Je constate que ce qui devait être un moment de retrouvailles est désormais noyé dans le multiculturalisme ambiant et général. Dans la réponse de ce fonctionnaire, je reconnais la peur invétérée des minorités : que leur affirmation d'eux-mêmes fâche les autres et crée des conflits. Or les Oudmourts ne sont pas agressifs : ils ne demandent que la possibilité de faire leur fête, ouverte à tous. D'offrir à tous, comme l'avait annoncé le responsable du théâtre oudmourte et de l'association pour la culture oudmourte *Demen*, Andrei Uras'kin, la

bouille sacrificielle, qui est l'un des symboles de cette fête (laquelle d'ailleurs n'a pas été offerte à tous, cette fois-ci, mais seulement à ceux qui étaient invités dans les pavillons).

J'évoquais le réveil religieux. La bouillie sacrificielle et sans doute aussi sa banalisation en font partie. Plus encore cependant que par les manifestations animistes, j'ai été frappée par la présence accrue des religions chrétiennes. J'ai déjà mentionné les églises d'Iževsk, qui ont été somptueusement rénovées. Plus frappante encore est une omniprésence du religieux, une religiosité par défaut qui témoigne du retour de Dieu. Pour la première fois cette année, mes amis, dont aucun ne professait ouvertement la religion orthodoxe, m'ont envoyé un SMS le jour de Pâques en m'annonçant (suivant la pratique orthodoxe) la résurrection du Christ. Outre la réapparition de Dieu dans le discours (« Dieu soit loué ! »), alors qu'avant il n'était pas très présent, je trouve significatif le comportement d'A. Egorov, que je connais depuis quinze ans. C'est un homme âgé, professeur de russe, communiste convaincu et militant de l'oudmourtitude. Il avait à l'avant de sa voiture des petites reproductions d'icônes. Je n'avais jamais parlé religion avec lui. Mais cette fois-ci je lui ai demandé s'il était croyant. Il m'a répondu non. Puis il a précisé qu'il avait bien son Dieu à lui, mais que c'était une affaire privée. Dieu est revenu. Mais pas forcément sous la forme voulue par l'Église orthodoxe. Ou plutôt pas seulement. Car l'Église orthodoxe est mise au défi par les autres confessions chrétiennes, notamment protestantes. En Oudmourtie aussi, comme ailleurs en Russie, les protestants font œuvre missionnaire. Egorov m'a menée voir la petite église luthérienne qui vient de s'ouvrir à Gurez' Pudga avec l'aide de Finlandais : il n'y a pas de pasteur permanent, le pasteur vient de temps en temps d'Iževsk, c'est un Russe, mais pour l'essentiel ils se débrouillent seuls — se réunissent, chantent des cantiques, lisent la Bible. Cette nouvelle sociabilité fait tache d'huile : beaucoup fréquentent les locaux sans pour autant se convertir. Leur premier pasteur a été démis : il buvait. Cela m'a rappelé les innombrables histoires de popes avant la révolution, l'ivrognerie étant l'une des tares le plus souvent dénoncées par les autochtones. Manifestement, la vie est rude dans un village isolé, pour un ecclésiastique, de quelque religion qu'il soit...

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA VIE INTELLECTUELLE

Il est toujours difficile de porter des appréciations sur la littérature contemporaine, et ce encore plus sur une littérature dont on ne maîtrise pas la langue. Je me limiterai donc à trois commentaires extérieurs.

Les media

Il y a treize ans, je m'étais arrêtée longuement sur les revues et les journaux en langue oudmourte. Les profils n'ont pas beaucoup changé. Mais je voudrais faire quelques remarques ponctuelles sur les media. Le métier de journaliste oudmourte est un rude métier. Outre le quotidien en langue oudmourte, *Udmurt Dunne*, les autres media en langue oudmourte ont pris un relief important. Il y a des programmes radio et des programmes de télévision en langue oudmourte, qui passent tous sur la chaîne régionale, appelée *Moja Udmurtia*, « Mon Oudmourtie ». Bien sûr, la plus grande partie du programme n'est pas en oudmourte. À la campagne, où la radio est écoutée à longueur de journée, on se plaint de l'abondance des variétés russes, toujours semblables les unes aux autres, et de la faible part des programmes en oudmourte. À la télévision, les nouvelles sont désormais originales : la rédaction essaye de couvrir, avec son peu de moyens, l'ensemble du pays. Le manque de moyens apparaît clairement dans la politique d'archivage : les rushes réalisés dans les provinces sont systématiquement effacés, car il faut des cassettes pour filmer les programmes des jours successifs, et qu'il n'y a pas suffisamment d'ordinateurs pour réaliser le montage et pour en plus télécharger et stocker les matériaux filmés. Quel gaspillage ! Petr Zaharov a depuis longtemps l'idée de mettre en place, avec les cameramen de la télévision oudmourte, un studio produisant des documentaires. Mais pour l'instant, il ne s'agit que d'un rêve. La télévision monte donc presque tous les jours (sauf le lundi) des informations en oudmourte à 7 h 30, puis à 19 h 30, avec répétition à 1 h du matin. Il y a d'autres programmes hebdomadaires, un programme culturel d'une heure et demie, et un programme pour enfants. À noter que la part donnée à l'oudmourte est presque aussi importante (sauf pour les nouvelles) que celle accordée au tatar, qui a également une émission culturelle et une émission pour

enfants par semaine, sans compter les vœux pour les anniversaires, qui peuvent être présentés en russe, en oudmourte ou en tatar. Ne sous-estimons pas l'importance de ces moyens de communication pour donner aux Oudmourtes le sens minimum de la dignité et pour les aider à se percevoir en tant que communauté.

Quelques pertes

Bien sûr, dans les années qui viennent de s'écouler, la littérature oudmourte a perdu quelques personnalités importantes. Peu après la parution de mon article j'ai appris la nouvelle de la mort de German Hodyrev. Une mort tragique d'un poète trop gentil pour résister dans un monde impitoyable : mis en accusation publiquement pour un article qui avait déplu aux autorités, German Hodyrev s'est suicidé. Il avait eu le temps de marquer de sa présence la littérature enfantine. Aujourd'hui sa mémoire rayonnante est préservée par un prix décerné tous les ans. J'avais aussi consacré un paragraphe ému à Alla Kuznecova, qui a pu profiter de moins d'une décennie de célébrité et de confort : elle est décédée à l'âge de soixante-trois ans en 2003, laissant un vide dans la poésie oudmourte, qui s'était habituée à sa personnalité explosive. Erik Batujev a été assassiné à Moscou en 2002 : journaliste, il écrivait en oudmourte et en russe aussi bien de la prose que de la poésie, et avait été fortement inspiré par ses reportages en Palestine, en Tchétchénie, en Asie Centrale. La communauté intellectuelle oudmourte reste marquée par sa disparition tragique : sa mère est en train d'écrire une biographie de l'écrivain.

Enfin, je voudrais mentionner avec émotion la disparition, à un âge honorable, d'Anatoli Uvarov, qui avait laissé un nom en littérature avec ses miniatures, mais surtout qui s'était consacré à l'étude des débuts de la littérature oudmourte, de cette époque pré-révolutionnaire tellement délicate à traiter avant 1991. Il l'avait fait avec courage et modestie. Sa connaissance du hongrois et du finnois, son érudition et sa maîtrise de la poésie populaire oudmourte en faisaient le traducteur idéal du Kalevala en oudmourte : malgré les encouragements de Viktor Šibanov, il n'a pas entrepris cette œuvre maîtresse, de sorte que c'est Šibanov lui-même qui a entrepris de la mener à bien.

Poésie et prose

Les autres poétesses que je mentionnais sont encore là, à leurs noms s'ajoutent ceux de Ljuza Badredtinova, Larisa Orehova, et Muš Nadi (Nadežda Pčelovodova) qui travaille depuis l'Estonie où elle achève son master, et qui a réussi malgré son éloignement à faire entendre sa voix et à l'imposer même dans ses traductions, en poésie et en prose, de la littérature estonienne en oudmourte. Mais aujourd'hui, la voix des poétesses n'est plus aussi dominante qu'elle l'était en 1994 : Viktor Šibanov, Petr Zaharov, aujourd'hui aussi Aleksei Arzamazov viennent mêler la leur.

Une orientation intéressante de la poésie oudmourte — marginale mais néanmoins réelle et plus systématique que dans les décennies précédentes —, c'est la poursuite de la quête de l'épopée. D'une part, il y a eu un travail considérable sur l'épopée manuscrite de Mihail Hudjakov, qui s'était inspiré de matériaux collectés par Kuzebaj Gerd à la fin de la deuxième décennie du XX^e siècle. Vasili Vanjušev s'est employé à traduire en oudmourte cette épopée écrite en russe. (Hudjakov 2004). Je ne suis pas en mesure d'apprécier la qualité du vers de Vanjušev, qui présente une traduction libre. Toujours est-il que cette publication permet d'une part de rendre hommage à l'œuvre de Hudjakov et de rendre à la culture oudmourte une valeur qui lui revenait de plein droit. Aujourd'hui, Viktor Šibanov en a réalisé une traduction mot à mot, plus respectueuse de l'original. La deuxième œuvre relève d'un genre particulier : c'est celle de Mihail Atamanov. Ce nom est connu de tous les finno-ougriens, d'abord comme celui d'un éminent linguiste spécialiste d'onomastique, puis comme celui d'un ecclésiastique orthodoxe, qui s'est consacré à la traduction des textes sacrés en oudmourte, à l'établissement d'un rituel orthodoxe en oudmourte. Atamanov, sans renoncer à sa foi et en utilisant tout son savoir, produit en 2005 une œuvre qui est à mi-chemin entre l'œuvre scientifique, par sa rigueur, et l'œuvre poétique, par son inspiration. Il se concentre sur son village, Egra, tout au sud de l'Oudmourtie, et en collecte la tradition, avec pour ambition d'en reconstituer l'histoire et par là même, d'apporter une contribution directe à l'histoire des Oudmourtes (Atamanov 2005). Il y a donc tout un pan de la nouvelle poésie oudmourte qui se rattache, créativement, à la tradition.

En même temps, alors que d'une part la poésie se tourne vers ses racines, elle s'ouvre vers l'extérieur. Muš Nadi n'est pas la seule à traduire, même si sa productivité à traduire de l'estonien est admirable : Uvarov traduisait du hongrois et du finnois, Ar-Sergi du tatar ; maintenant les « mousquetaires » du PEN-club ont entrepris de traduire Gennadi Aigi (du tchouvache) en oudmourte, et, plus ambitieux encore, la poésie classique française (un almanach et un recueil ont paru en septembre 2008). Cette ouverture annonce sans aucun doute un renouveau de la poésie, alors même qu'on peut dire, avec Viktor Šibanov (Šibanov 2007) que ces dernières années la poésie donnait des signes d'essoufflement et se renouvelait moins que la prose.

Celle-ci est incontestablement dominée par Viačeslav Ar-Sergi et connaît une étoile montante avec Sergeï Matveev, lauréat du prix estonien de la littérature finno-ougrienne en 2007. Les liens entre prose et poésie semblent se tisser de manière de plus en plus organique, et ce non point seulement par le fait que Matveev est passé de la poésie à la prose. Les thèmes font intervenir, directement ou indirectement, le principe poétique. De plus, la ville occupe de plus en plus de place dans la production en prose : Genrih Perevoščikov avait obtenu en 2005 le prix finlandais de la meilleure œuvre finno-ougrienne, avec un roman qui suit les destinées des Oudmourtes en milieu urbain. Ainsi deux jurys extérieurs à la Russie ont récompensé dernièrement deux œuvres de prose venue d'Oudmourtie. C'est là une preuve parmi d'autres de la qualité des productions.

L'OUVERTURE

J'évoquais il y a quinze ans la longue période de fermeture et d'isolement de l'Oudmourtie. L'étranger, disais-je, sent encore le soufre. Les invitations suscitaient l'envie. Aujourd'hui, les rapports avec l'étranger sont entrés dans l'ordre des choses. Les intellectuels qui l'ont voulu ont pu partir et rassasier leur curiosité. Certains se déplacent souvent, d'autres moins, mais en tous cas les chemins ont été frayés et un voyage à l'étranger, tout en restant une épreuve de patience (je pense aux démarches pour obtenir les visas), n'est plus aujourd'hui quelque chose d'exceptionnel. Même si les responsables de tel ou tel établissement se livrent de temps à autres à des actes

d'arbitraire — interdisant à tel ou tel subordonné de voyager à l'étranger (Šibanov a été confronté à ce genre de brimades dans les années qui viennent de s'écouler), ces cas restent rares.

Les destinations vers lesquelles les Oudmourtes sont amenés à se déplacer sont simples : Hongrie, Finlande, Estonie. Ce sont aussi les pays en provenance desquels l'Oudmourtie accueille le plus de visiteurs. Ce que j'en disais il y a treize ans reste vrai : peu d'échanges avec la Hongrie, si ce n'est que dans les années 1990 la Hongrie a envoyé en Oudmourtie un lecteur, István Kozmács, qui y a développé sa connaissance du hongrois. Il a lui-même publié un manuel d'oudmourte, aux éditions de son université à Szeged et soutenu sa thèse sur la langue oudmourte. La multiplication des bourses pour la Hongrie a permis à de jeunes intellectuels de développer des liens approfondis, et c'est ainsi que la fille de la poétesse Tatiana Černova, Anastasia, a épousé un Hongrois et est revenue vivre à Iževsk avec son mari, qui a pris la succession de Kozmács. De même, la Finlande a envoyé en même temps une lectrice, Sara Hännikäinen, qui est restée très liée à l'Oudmourtie et aux amis qu'elle s'est faits pendant son séjour. Les relations avec l'Estonie sont en même temps crispées — comme elles l'étaient au début des années 1990, sinon plus — à l'échelle de la Russie, et cela se répercute sur les Oudmourtes (par exemple, la crise du soldat de bronze en avril 2007 a empêché des Oudmourtes qui voulaient se rendre en Estonie d'obtenir leurs visas). En même temps, comme je l'évoquais au début de cet article, des Oudmourtes y font leurs études et le tissu d'échanges est dense : des camps d'enfants ont lieu dans les deux pays tous les ans, et les traductions mutuelles fleurissent. Si Muš Nadi traduit de l'estonien, Arvo Valton, pour sa part, ne cesse de traduire de la poésie oudmourte, avec l'appui de la jeune poétesse (Muš 2006). Il se penche aussi bien sur les classiques (Ašalči Oki, Kuzebaj Gerd) que sur les poètes les plus jeunes : Larisa Orehova (Orehova 2007), Aleksei Arzamazov (Arzamazov 2007). Une anthologie de poésie oudmourte est même parue dernièrement en estonien (Hõbepaat 2005).

Depuis six ans, l'Université d'Iževsk organise des cours d'été de langue oudmourte. Ces cours ont déjà permis d'élargir l'éventail des pays avec lesquels des liens s'établissent. Des étudiants en provenance d'Allemagne, de Tchéquie, des Pays-Bas, etc. y ont d'ores et déjà participé, certains plusieurs fois. Le moment est venu d'ajouter la

France à la liste des pays avec lesquels les Oudmourtes ont des relations privilégiées, puisqu'un Français devrait participer cette année aux cours d'oudmourte. Jusqu'à aujourd'hui, le principal lien reste Jean-Luc Moreau, qui s'est intéressé aux Oudmourtes et à la culture oudmourte à une époque où celle-ci était pratiquement inaccessible. D'ailleurs ce sont ces conditions d'accès qui ont amené Jean-Luc Moreau à ne pas se consacrer davantage à l'étude de la culture oudmourte, alors même qu'il avait eu en 1977 des intuitions prémonitoires (Moreau 1977). Son article n'était pas passé inaperçu et avait fait l'objet, neuf ans plus tard, d'une attaque haineuse de la part de V. Vanjušev, qui sans doute avait été contraint de commettre un article sur ce thème. Avec l'éveil, la perestroïka et les changements de vérité, le nom de Jean-Luc Moreau est rentré en grâce : son article a été traduit, ses poèmes publiés en oudmourte. Le chercheur français a même pu se rendre une fois en Oudmourtie, et a été accueilli comme une personnalité importante. Dans l'almanach paru en septembre 2008, ses poèmes figurent dans la section consacrée à la poésie française traduite en oudmourte. À la suite de Jean-Luc Moreau, je me suis intéressée à la culture oudmourte mais les temps étaient différents : l'intérêt éveillé chez un étranger apparaissait comme moins exceptionnel et j'ai pu aller en Oudmourtie à titre individuel et me déplacer sans les contraintes de la célébrité, avantage que je ne risque plus de perdre.

Jean-Luc Moreau a donné des cours d'oudmourte dans le cadre des enseignements de l'INALCO et prépare activement un manuel de langue, qui devrait bientôt paraître. En 2008, pour la première fois, un étudiant français s'est inscrit aux cours de langue oudmourte : j'espère que Guillaume Enguehard sera le fondateur d'une tradition. En 2007 a vu le jour le premier *Guide de conversation français-oudmourte*, œuvre de Svetlana Edygarova et de Benoît Mantel (Yédigarova, Mantel 2007). Le PEN-Club, en 2008, a consacré quelques publications aux liens culturels entre la France et l'Oudmourtie. Tout ceci est de bon augure !

RÉFÉRENCES

- ARZAMI Otsei, 2007, *Эн / Ära / Don't / He*, Tallinn.
- ATAMANOV Mihail, 2005 = Атаманов-Эграпи, М. Г. : *Песни и сказы ушедших эпох. Эгра кырза, Эгра вера*, Ижевск.
- HUDJAKOV Mihail, 2004 = Худяков Михаил : *Дорвыжы*, Ижевск.
- Hõberaat 2005, *Hõberaat Aзъвесь лодка. Удмурт кылбур антология*, Tallinn.
- LIGENKO Nelli, 1991 = Лигенко, Нелли Павловна : *Крестьянская промышленность Удмуртии в период капитализма*, Ижевск.
- MOREAU Jean-Luc, 1977, « Panorama de la littérature oudmourte (votiake) », *Études finno-ougriennes*, N°III, Paris, pp. 143-152.
- MUŠ Nadii, 2006, *кыттэмпыд / paljajalu / barefoot / босиком* – Tallinn.
- NIKITINA Galina, 1993 = Никитина, Галина Аркадьевна : *Сельская община бускель в пореформенный период (1861-1900)*, Ижевск.
- NIKITINA Galina, 1998 = Никитина, Галина Аркадьевна : *Удмуртская община в советский период*, Ижевск.
- ORENOVA Larissa, 2007, *Ääretu laas / ярдуртэм нюлэс / безбрежный лес / the boundless woods*, Tallinn.
- PAXTON Margaret, 2005, *Solovyovo. The Story of Memory in a Russian Village*, Washington DC : Indiana Universtity Press.
- POZDEEV Ivan, 2007 = Поздеев, И.Л. : *Этническая социализация в доиндустриальном и современном обществе: опыт и проблемы преемственности*, Ижевск.
- ŠIBANOV Viktor, 2007 = Шибанов, Виктор : « О современной удмуртской прозе, и не только о ней », *Литературная Россия*, 16.02.2007.
- TOULOUZE Eva, 2005, « Le phénomène oudmourte », *Études finno-ougriennes*, N° 37, pp. 231-234.
- TOULOUZE Eva, 1995, « L'Oudmourtie et les Oudmourts en 1994 : État des Lieux et perspectives d'avenir d'un peuple finno-ougrien », *Études finno-ougriennes*, N°27, pp. 19-52.
- YEDIGAROVA Svetlana, MANTEL Benoît, 2007, *Guide de conversation français-oudmourte*, Tartu.

RÉSUMÉS

Udmurdimaa ja udmurdid 2009. aastal: viisteist aastat hiljem

Viisteist aastat tagasi avaldas EFO artikli olukorrast Udmurdimaal. Vahepeal on selle artikli autor käinud Udmurdimaal mitu korda, iga kahe

või kolme aasta tagant, jälgides pidevalt sealseid arenguid. Pärast järjekordset külastust 2008. aastal vaadeldakse siinses kirjutises, mis on viimaste aastate jooksul muutunud, mis on samaks jäänud, milliseid tendentse võib märgata. Kahe artikli allikad on sarnased: suhtlus noorte udmurtidega, trükis avaldatu, tähelepanekud välitöödelt. Keskendutakse moderniseerimise tagajärgedele, mis on viinud linna-intelligentsi uue, linnakeskse kultuuri loomisele, linnaruumi hõivamisele. Samuti on kõne all rahvusliikumise saatus ja muudatused maaelus.

Udmurtia and the Udmurts in 2009: Fifteen Years Later

Fifteen years ago the author of this article published, in the *ÉFO*, an overview of the situation on Udmurtia at the time. At the time, very few had visited this region. In the meanwhile the author visited Udmurtia regularly and now, fifteen years later, she has taken advantage of her recent fieldwork to analyse the development that has taken place. This article observes what has changed, what has not changed and which are the dominant trends. The sources are similar: contacts with young Udmurts, publications, observations from fieldwork. The article concentrates on the impact of modernity, which has led urban intellectuals to domesticate the city and create a new Udmurt urban culture, as well as commenting on changes in the countryside and the fate of the national movement.